

LE FILM

Hebdomadaire Illustré

✦ CINÉMATOGRAPHE ✦

THÉÂTRE ✦ CONCERT ✦ MUSIC-HALL



RÉDACTION & ADMINISTRATION

PARIS -- 5, Rue Saulnier, 5 -- PARIS

*Lire, cette semaine, la
Critique des Films par
Colette (Colette Willy)*

Société Cinématographique des Auteurs et Gens de Lettres

S. C. A. G. L.

Directeurs Artistiques :

MM. PIERRE DECOURCELLE et E. GUGENHEIM

Prochainement :

UN BEAU FILM FRANÇAIS

LES FEUILLES TOMBENT...

interprété par

Léon BERNARD

de la Comédie-Française

Mlle DIVONNE

Mlle Andrée PASCAL

PATHÉ FRÈRES
Éditeurs



LE FILM D'ART

14, Rue Chauveau, Neuilly-sur-Seine

fera paraître prochainement :

L'Ame de Pierre

d'après le roman de Georges OHNET

Adapté et mis en scène par

M. Charles BURGNET

Interprété par

Mlles DELVÉ

MM. FABRICE

BRABANT

Jacques ROBERT

Mme JALABERT

MODOT

et

M. Maurice MARIAUD

dans le rôle de *Pierre Laurier*

Opérateur de prise de vue : **M. A. COHENDY**

Édition du 3 Août

POIGNE D'ACIER



EXCLUSIVITÉ
GAUMONT

Grand Film d'Aventures
en 3 Parties

CORONA FILM
Longueur 875 m.

COMPTOIR CINÉ-LOCATION, 28, rue des Alouettes -- Tél. : Nord 40-97, 51-13, 14-23
et ses Agences Régionales

4^e Année — N^{le} Série N^o 69

Le Numéro : 50 centimes

9 Juillet 1917

LE FILM

HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

CINÉMATOGAPHE

THÉÂTRE -- CONCERT -- MUSIC-HALL

ABONNEMENTS		
FRANCE		
Un an	20 fr.	
Six mois	10 fr.	
ÉTRANGER		
Un an	25 fr.	
Six mois	13 fr.	

Fondateur : ANDRÉ HEUZE

Directeur :
HENRI DIAMANT-BERGER

Rédacteur en Chef :
LOUIS DELLUC

Rédaction et Administration :

5 Rue Saulnier, 5
PARIS

Téléphone : BERGÈRE 50-54

Les Taxis et M. Hudelo

Enfin, les voyous à qui M. Laurent abandonnait le pavé de Paris sont mis à la raison. M. Hudelo les oblige à respecter la loi et devant leur résistance et leur dégoût de l'honnêteté, rétablit le métro et les tramways tous les soirs.

Voilà une mesure intelligente et qui nous fait bien augurer de notre nouveau préfet. On s'était ému de voir pour la première fois nommer à Paris un préfet républicain. On peut voir que ces craintes étaient injustifiées et que, pour la première fois, la tâche du préfet ne semble pas être de brimer le parisien et d'aider au vol et au pillage organisé sous le rond-de-cuir de M. Laurent, grand-croix de la Légion d'honneur (au titre civil). Cette décoration, prime à l'incapacité, est un scandale et une indécence contre laquelle je ne me lasserai pas de protester.

Quand je pense qu'on se fait tuer en ce moment pour avoir le ruban rouge et qu'un rond-de-cuir l'obtient parce qu'il est reconnu insuffisant, je ne puis me taire.

J'avais raison de poursuivre M. Laurent. Il a été remplacé. Du jour au lendemain tout a changé en mieux. Les chauffeurs sont mis à la raison. La seule mesure démocratique est le transport en commun, plus économique et plus contrôlable.

Nous assurons M. Hudelo que, dans la lutte entreprise contre les exploiters de Paris, la sympathie de tout Paris est avec lui et que la cinématographie toute entière, dont le gouvernement a proclamé officiellement l'utilité et l'influence, est de cœur avec lui. M. Hudelo, préfet à poigne et Parisien aimable, est le préfet qu'il fallait.

Propagande officielle

M. Dalimier, enfin convaincu par nos justes remontrances, tente de centraliser le cinéma et, s'apercevant que c'est un art, veut faire de son ministère le ministère du cinéma. Heureuse idée à laquelle nous voulons bien souscrire. Il nous adjure de passer des films gais et des films patriotiques afin de remonter le moral de l'arrière, à qui l'on s'aperçoit que nous sommes indispensables. Nous l'avons toujours fait et nous eussions continué même sans l'objurgation officielle; mais ne perdons pas de vue nos justes revendications et, puisqu'on reconnaît notre indispensable utilité, que du moins on nous rende justice pour service, qu'on diminue l'oppression dont nous souffrons et que le discours de M. Dalimier nous serve de plaidoyer auprès de M. Malvy.

Après avoir reconnu que nos représentations étaient bonnes en soi et par leurs conséquences, quel illogisme criant veut que ce soit un membre de ce même gouvernement qui nous empêche, Dieu sait pourquoi! et M. Laurent emporta ce secret dans sa retraite, de jouer plus de neuf fois par semaine. Le public des matinées est composé de permissionnaires. C'est le plus intéressant. Pourquoi le contraindre au bistro ou à la maison close par la fermeture des spectacles. Il paraît que nous sommes à nouveau en République. Un peu de liberté nous ferait grandement apprécier ce changement de régime. C'est le moment pour nous de demander à notre ministre M. Dalimier qu'il intercede en notre faveur. Si nos spectacles sont réconfortants, autant qu'ils le soient cinq fois plus toutes les semaines.

HENRI DIAMANT-BERGER.

LES QUATRE VÉRITÉS

Thésée emmerdé par Paul

On sait que M. Rivollet, le paraph-raseur d'*Alkestis* et des *Phéniciennes* a écrit dans la même manière un *Œdipe à Colone* reçu par la Comédie-Française pour être interprété par Mounet-Sully.

Celui-ci étant descendu chez les ombres, son frère réclame ce rôle comme faisant partie de la succession. Mais l'auteur, songeant aux recettes, désirerait voir créer son *Œdipe* par M. de Max.

— Il y a encore un Mounet dans la Maison, clame Paul, c'est moi dois faire ton *Œdipe* !

— Mais, objecte timidement l'auteur, je l'ai promis à de Max et je vous réserve le rôle fort intéressant de Thésée

Alors, le tragédien furieux, roulant de gros yeux et faisant retentir dans les couloirs sombres de la Maison de Molière, le tonnerre de sa voix, lance à plein gosier :

J'emmerde Thésée !

Et superbe, olympien, il s'en fut, tandis que l'écho de sa voix faisait tinter encore le cristal d'un lustre.

La Main qui tend l'épée

On parle beaucoup de la nouvelle pièce de l'auteur d'*Ariane blessée* et des *Ombres*. On doit, en effet, représenter en octobre prochain la *Main qui tend l'épée*, de Maurice Allou. Le jeune poète se montre très heureux d'avoir autorisé M. Tarride à en donner la première représentation en matinée exceptionnelle, au profit de l'œuvre si intéressante de l'Artiste-soldat dont l'ex-directeur de la Renaissance est l'actif président.

Ce nouveau drame en deux actes, à la fois actuel et symbolique, se passe en Serbie, et Vera Sergine, l'admirable créatrice du *Grand Soir*, en jouera le rôle principal. A ses côtés, l'excellente Bertile Leblanc jouera un rôle émouvant. M. Joffre a accepté de créer un rôle original et pittoresque. La pièce comporte encore trois autres rôles. M. Tarride la mettra lui-même en scène.

Ajoutons que Maurice Allou travaille à une grande pièce en quatre actes, en prose, qui doit être représentée en 1918. Titre : *Tu sauveras la flamme* !

Antonio de la Gandara

Antonio de la Gandara, qui vient de disparaître si subitement, était l'intime de Jean Lorrain. Il a laissé de lui un superbe portrait en pied.

Quand l'écrivain présenta cette effigie à son amie Marie Chassaigne, dite Liane de Pougy, qu'il avait dû épouser, il lui dit :

— Regarde. N'est-ce pas bien moi ? N'ai-je pas l'air de m'enfoncer dans l'inconnu ?

— Oh non ! répliqua-t-elle, tel que je te connais, avec ces yeux-là, cette mine contente, on dirait plutôt que c'est l'inconnu qui s'enfonce dans toi !

Jean Lorrain avait fait de la Gandara son confident. Vers la fin de sa vie, il lui écrivait d'Auteuil, par un triste jour d'automne, ces lignes communiquées par le peintre à notre ami Michel Georges-Michel.

« Malade et couché... Naturellement, après les grandes bousculades et les fièvres, c'est l'envers du succès, la loque

humaine exangue et veule après la déperdition du phosphore et les trop grandes dépenses nerveuses...

« Que je voudrais être avec vous à Angers, à l'ombre quêtée des grosses tours...

« Ici, j'ai la conscience et la sensation d'être une poupée dont se vide le son... »

Pauvre Lorrain, pauvre La Gandara ! C'est dans l'infini maintenant qu'ils se feront des confidences.

Ida

La grande artiste Ida Rubinstein a les plus vastes projets. Elle se propose d'abord de reprendre *Le Martyre de Saint Sébastien* et *Hélène Sparte*.

« J'estime que ce serait un crime, nous dit-elle, d'avoir demandé de telles œuvres à de tels artistes : Gabriele d'Annunzio, Claude Debussy, Emile Verhaeren, pour qu'elles ne vivent que trois fois aux feux de la rampe. Et puis j'essaierai de mettre au service de Shakespeare tout ce que l'art et la science moderne peuvent donner. Je rêve d'incarner Juliette à son balcon. J'ai déjà étudié ce rôle en russe. Et puis je voudrais être Cléopâtre auprès d'Antoine, Cléopâtre vêtue de perles. Et lady Macbeth avec sa tâche sanglante sur la main, et, peut-être, peut-être — mais ce serait bien hardi à moi — peut-être Hamlet.

En attendant, Ida Rubinstein se refuse encore à poser pour le cinématographe. Que de belles choses cependant on pourrait faire d'après une telle mime !

Rue de Madrid

*Il y a du drame autour,
Tout autour du grand concours...
O petites Servatoires,
Que d'histoires ! que d'histoires !
Que de cours, que de discours,
Tout autour du grand concours...
Et c'est bien là quoi qu'on die
Comédie et tragédie...*

Ainsi, il paraît que les élèves n'ont nullement confiance en leurs professeurs. Ils courent de tous côtés, affolés, chercher des conseils.

— Dites-moi, fait l'une, tout le monde me fait des compliments depuis la mort de papa. Il paraît que le noir me va bien. C'est vrai, n'est-ce pas ? Alors, je dois donner Phèdre... Je pense garder mes voiles. Mais ne dira-t-on pas que j'imité Piérat ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

Le consulté répond :

— Faites ce que vous voudrez. Ce deuil de Thésée, ce deuil immédiat, m'a toujours paru ridicule. A Mme Bartet aussi. Et Mme Bartet est du jury. Elle y a de l'influence. Mme Bartet ne se met pas en noir dans *Andromaque*. Et pourtant elle personnifie une veuve authentique. Le deuil ancien ne se portait pas en noir. On se contentait de rabattre le voile sur la tête... et de se couvrir le front de cendres. Et l'on ne se lavait pas pendant longtemps... Ne poussez pourtant pas la vraisemblance jusque-là...

— Merci, je suivrai vos conseils.

Et le jour du concours, la concurrente paraît... en noir, naturellement !

Chez le professeur

Nous disions donc que les élèves prenaient des conseils un peu partout, des conseils... et des leçons. Le grand professeur favori a été cette saison M. D.... d'I..., de la Comédie Française.

M. B... en jaunissait d'envie et Mlle R.... du M.... qui a la larme facile en pleurait à fendre l'âme. M. Tr.... en devenait aphone et M. D.... en fut exaspéré.

Cependant, M. D.... d'I... a donné des leçons et des leçons. Il en arrivait à se coucher à onze heures du soir, nous dit un concurrent.

— Avec qui ? demandons-nous.

— Mais avec tous les élèves, répond notre informateur, distrait sans doute.

L'Arriviste

C'est un jeune auteur dramatique fort arriviste ; il s'impose dans des revues, dans des adaptations..., il est fort empressé auprès d'un grand directeur-trusteur avec lequel il a signé plusieurs contrats.

L'autre jour, un autre auteur, un vaudevilliste rendu célèbre par une farce militaire, faisait des reproches au directeur en question :

— Pourquoi ne jouez-vous jamais rien de moi ?

— Que voulez-vous ? Vous ne m'invitez jamais à dîner ! Suivez plutôt l'exemple de mon jeune ami ; il arrivera, il est là dès mon réveil. Il fait mes courses, il écrit mes lettres, il me fait partager ses repas, il dirige pour moi, il est charmant ! Imitez-le. Et quel talent pour parvenir. Il va chercher des collaborateurs jusque chez Molière. Il propose aux revuistes des scènes toutes faites qui sont des parodies de ses pièces. Ainsi trois music-halls à la fois inscrivent à leur programme la même scène. Et puis, il est parvenu à imposer la reprise d'une pièce de lui aux dépens d'un illustre confrère. Et quand il le faut, il sait se servir des petites amies de ces messieurs, en tout bien, tout honneur... mais à son profit.

Tous les moyens de publicité lui sont bons. N'allez pas jusqu'à croire cependant que c'est lui qui a rédigé cet écho.

Les Mystères de Rosemonde

Mme Rosemonde Rostand vient de mettre la dernière main — une main rose et blanche, roses et lys — à un grand scénario cinématographique qui sera, nous dit-elle, quelque chose comme des *Mystères de Paris* modernes.

C'est une histoire passionnante à long développement qui doit dépasser les aventures, des Masques aux Dents Blanches et les Exploits d'Elaine et des Vampires.

Un bon petit diable

Ceci se passait en Angleterre, lors du mariage du duc de Connaught, qui devint plus tard Edouard VII...

Dans la foule des invités, on remarquait un enfant fort turbulent. Il avait bousculé tout le monde pour passer au premier rang.

Deux jeunes seigneurs en costumes traditionnels de highlanders — kilt flottant et jambes — nues s'efforçaient à le maintenir tranquille.

Un moment vint où l'un des seigneurs — qui n'était autre que le duc d'Albany — dut tirer l'oreille à l'insupportable gamin.

Celui-ci, furieux, se baissa et mordit dans la jambe nue du duc comme dans une tartine de confitures. Il mordit même

si fort que le highlander poussa un cri de douleur qui jeta quelque effarement dans l'assistance, il garda d'ailleurs plusieurs jours la marque de la morsure.

Le petit garçon qui avait la dent si dure reçut une fessée magistrale après la cérémonie.

Or, ce « bon petit diable » devint quelques années plus tard empereur d'Allemagne sous le nom de Guillaume II. Et maintenant, il bouscule encore tout le monde pour être au premier rang.

A quand la fessée méritée ?

Critique de la Critique des Critiques

On sait que M. Alphonse Franck a entrepris au Gymnase, à propos de la *Race*, une critique publique des critiques.

Pour protester, M. Adolphe Brisson, président du Cercle de la Critique, a convoqué ses confrères en assemblée protestataire afin de faire une sévère critique de la critique des critiques ; il se plaint avec raison que les procédés de M. Franck ne sont pas très francs...

Il paraît qu'au premier soir, après la lecture très partielle — opposée à des coupures arrangées — deux petites femmes, enthousiasmées par ce drame, un peu légèrement qualifié de cinématographique par le feuilletonniste du *Temps* (car le cinéma n'aurait pas voulu d'un tel argument), en entendant nommer le critique s'écrièrent :

« Brisson, kékekekça ? Ça doit être encore un Boche ! »

On comprend qu'Adolphe soit blessé ; il en appelle à ses pairs, à ses compères...

Injure grave

L'impresario José Schurmann — frère du célèbre auteur dramatique hollandais — qui promena en tournée Sarah Bernhardt, Suzanne Després, la Duse, etc... a dirigé toute cette saison avec bonheur les samedis musicaux du théâtre Edouard VII et les concerts dominicaux du Palais de Glace.

A l'instar des midinettes, ses musiciens qui font partie de l'orchestre Léon Jehin ont voulu se mettre en grève et faire du chantage.

Ils ont commencé par le traiter de Boche. Schurmann, qui est décoré de la Légion d'honneur a porcé plainte. Les tribunaux nous diront jusqu'à quel point le mot Boche est une injure. Beaucoup estiment qu'à l'heure actuelle, c'est la plus grave.

Une étoile de l'écran

Mlle Andrée Pascal, qui vient de reparaître à la Porte-Saint-Martin après s'être éloignée pendant quelque temps du théâtre à la suite de la mort de son père, a tourné entre temps un film de Jules Mary et un autre de Daniel Riche qui semble travailler au mois pour la S. C. A. G. L.

Nouvelles galipettes

Un de nos comiques les plus connus va faire paraître un volume de vers. Mais oui. Et il est enchanté du titre qu'il a trouvé :

Petits vers sur de grands mots

Il s'agit d'anecdotes de la grande guerre versifiées assez lourdement, tant bien que mal. Le titre est bien, c'est vrai. Mais par malheur ces petits vers ont pour le moins douze pieds, et parfois plus... Il est à craindre qu'on ne chuchote de petits mots sur ces grands vers.

Le Bandeau

Félicien Champsaur, qui a tiré un grand film de *L'Arriviste*, en tirera probablement aussi une pièce. Ce roman copieux va d'ailleurs paraître en une édition compacte à la Renaissance du Livre.

On sait que *Le Bandeau*, ce roman voluptueux très lu sur le front (c'est bien la place d'un bandeau), fut tiré d'une comédie en trois actes. Et il est fort probable que nous voyons cette pièce la saison prochaine dans un théâtre qui porte le nom d'un souverain ami et allié.

Trois ans après

A la mobilisation, on était en train de tourner un grand film d'après *Quatre-vingt-treize*, de Victor Hugo, avec l'autorisation de l'exécuteur testamentaire Gustave Simon, qui a succédé à Paul Meurice.

Tout fut naturellement interrompu. Et voici qu'après trois ans on a pu réunir à nouveau tous les interprètes, et l'on va tourner la suite.

Mais André Antoine succède comme metteur en scène à Capellani.

Tristan Bernard et le Ciné

Le père de *Triplepatte*, de la *Famille du Brosseur*, de la *Volonté de l'Homme*, s'adonne avec ardeur à la confection de scénarii cinématographiques pour la maison Gaumont.

Il vient de faire tourner en Suisse un grand film tragico-comique : *Le Ravin sans fond*.

On sait que son fils Raymond Bernard est le grand metteur en scène des œuvres du papa pileux.

On a remis à plus tard le filmage de *Maltilde et ses mitaines*, le roman policier paru avant la guerre dans un grand quotidien, la principale interprète, Marthe Mellot, n'étant pas libre actuellement.

Guillaume II

On demandait ces jours-ci à un Allemand qui fut admis dans l'intimité du kaiser, ce qu'il pensait de la mentalité du maître :

— Etes-vous allé en Amérique interrogea-t-il. Non ? C'est bien dommage, car vous me comprendriez immédiatement. Notre empereur, c'est comme une rue de ville américaine. Vous apercevez là un temple grec et vous supposez justement que l'édifice est voué au culte de l'Etre suprême. En regardant de plus près, vous êtes tout surpris de constater que vous êtes en face de la Bourse du commerce.

« Voici, tout à côté, un énorme gratte-ciel ! Il y a là une chapelle méthodiste, un hôpital de chiens, un palace-hôtel et un bureau de poste, tout cela logé pêle-mêle dans le même immeuble.

« Vous entrez dans une bibliothèque publique. Les murs en sont couverts de superbes mosaïques copiées sur celles de la chapelle de Ravenne. Quelle n'est pas votre stupéfaction en apercevant une troupe de jeunes gens jouant au football !

« Le passé et le présent, les objets les plus disparates, tout se mélange et se confond dans un étrange kaléidoscope. Rien n'est à la place qui convient. Eh bien, la cervelle de notre empereur, c'est comme une rue de New York. »

Zwanze

Elle est un peu risquée celle-là, et je ne sais comment, en termes honnêtes, vous la dire. Enfin, la voici telle qu'elle nous fut contée par un confrère belge :

— Lors des premiers succès alliés dans la Somme, en 1916, un aviateur survola la porte de Namur annonçant la délivrance prochaine par des prospectus lancés dans la foule. Effervescence immédiate dans les cafés, on commande du champagne ; l'émotion gagne toute la ville. En pleine rue et au nez des « Landsturm » totalement désorientés, on toastait au succès des alliés. Prosit !

Le lendemain, affiche de von Bissing :

« Des gens malintentionnés colportent des nouvelles alarmantes sur la situation de l'armée allemande... Nous tenons la Pologne, la Courlande ; nous occupons la Belgique et une partie de la France, et ce que nous tenons, nous le tenons bien ! »

Les Brusselleers sont dans la joie. Mais le soir même, dans les principaux urinoirs de la ville, on pouvait voir de grandes affiches dessinées au trait, représentant von Bissing dans l'attitude du plus ancien bourgeois de Bruxelles — lisez Manneken-Piss — avec cette légende : « Ce que nous tenons, nous le tenons bien. Signé : von Pissing ! »

Excuse me...

Toujours eux !

Un de nos nouveaux riches s'est épris d'une belle passion pour Mlle T... une de nos théâtrales les plus en vue, fort jolie, mais fort maigre. On en parle au foyer : « Il est tout à fait emballé, c'est la grande amour, c'est la passion, c'est le délire... »

— Oui, du délire, fait quelqu'un, mais du delirium... très mince.

Lyrisme

A l'occasion de je ne sais quel anniversaire — les Français connaissent si peu l'histoire des autres — M. Petit-Blond, de Genève, chante « le président de la Confédération ». D'un bond, il enfourche Pégase et s'élève jusqu'au lyrisme le plus aigu : qu'on en juge :

*Que ma voix résonne avec distinction,
Que mon chant s'élève avec hardiesse,
Que mes lèvres prennent une grande souplesse,
En l'honneur du président de la Confédération.*

*Que les oiseaux filent en troupes,
Que les bébés dans leurs petits berceaux
Murmurent suivant leur inspiration,
En l'honneur du président de la Confédération.*

etc., etc. Nous avions déjà le bébé avocat, dont les vagissements, nous disent les gazettes, ne surent point émouvoir un tribunal sans pitié ; nous avons aujourd'hui les bébés suisses et poètes, oh ! combien !

Entre nous. j'aime mieux le ranz des vaches...

Le Marchand d'Estampes

On va créer à l'Athénée, au début de la saison prochaine, une comédie de Georges de Porto-Riche intitulée : *Le Marchand d'Estampes*.

Les principaux rôles féminins sont distribués à Mmes Juliette Margel (naturellement !) ; Blanche Toutain, Sylvie et Eve Francis qui, Belge, personnifiera une Belge réfugiée...

Pour la distribution masculine, on hésite encore...

La Montée aux Enfers

Tel sera le titre du prochain livre de poèmes d'une note toute nouvelle, de Maurice Magre.

LA DAME DU CINÉMA.

La Semaine au feu... de la Rampe

Le spectacle cette semaine

Fut, chez Thalie et Melpomène,

Une ample comédie aux cents actes divers

Et dont la scène était entre des rideaux verts

Dans la salle d'exa-men du Conservatoire...

Une vraie pièce enfin d'artifice... oratoire...

Neuf concurrents

Se sont mis sur les rangs,

Dans le domaine

De Melpomène.

Alcover, surnommé d'ailleurs Haricot-vert,

De gloire s'est couvert...

Dans Hamlet, Escande

Se cambie, chante et scande...

Contre l'amour Suzanne Aubry

Dans Phèdre ne sait pas où trouver un abri...

Qu'à Gisèle Picard, en grand deuil de Thésée,

Toute imitation de Piérat est aisée !

Mais certaine n'ayant reçu qu'un accessit...

Effacera ces prix, peut être... Sic transit...

Gloire, ton vin, bientôt nous fait sentir ta lie !

Mais passons chez Thalie...

Car c'est là qu'Alcover

De gloire à nouveau est couvert...

Puis, la manne s'est égrenée

Sur Pizani, sur Lagrenée...

Chahine trop prise, comme Escande inconnus,

Ont reçu des seconds prix...

Un premier accessit s'accorda de lui-même

En écoutant

Monsieur Coutant

Et le prince Sarmant n'en eut qu'un deuxième...

Aussi pourquoi voulait-il tout casser :

Table, chaise, parquet et jusqu'à son derrière ?

Chœur des femmes : Nous entrerons dans la carrière...

Et nous passerons tout... et bien plus, pour passer !

Donc pour Aubry (Suzanne) et Laffon (Yolande)

On a tressé des lauriers en guirlande,

Roseraie et Lagrange ont des prix en second,

Et Soudane aussi... Picard (Gisèle)

Vient après elle !

D'accessits maintenant on décharge un wagon :

Moitié coton et moitié laine,

Limoges (teint de porcelaine),

Nadine Phédia, frêle comme un oiseau,

Jordaan, Carlo, d'Arezzo,

Deuxième accessits : Diétry qui s'affale,

Marcia et Niclos

Puis, souriantes, l'œil mielos,

Sarah Rafale

Dans sa toilette triomphale

Et le bout des ongles farde

Enfin : Chardey...

Maintenant rentrons dans la vie

Qui mêle comédie et tragédie, en chœur,

Théâtre où l'artiste est le cœur,

La vie aux jeux cruels, la vie inassouvie...

SAINT-GUILLAUME.



La Critique des Films

Son Héros

Son Héros, parbleu, c'est l'homme à poigne, puisqu'elle est blonde, fragile et capricieuse, et que son mari cartonne au cercle. La poigne du héros écarte d'elle quelques-uns des dangers qui menacent l'oisiveté : la morphine et la littérature, et puis, avec une force impérieuse et douce, cette fameuse poigne attire, sur le cœur du « héros », la frêle, blonde et capricieuse jeune femme... Rassurez-vous, il se trouve que le héros est un honnête homme. Il s'arrache des lèvres, juste à temps, la frêle, blonde, etc., et la rend au cartonneur repentant.

A l'entendre ainsi brièvement conter, vous pourriez juger que cette histoire est blonde, frêle, etc., etc. Donnez ce scénario à un metteur en scène américain, il vous en tirera un drame sentimental en quatre parties et dix-huit cents mètres. *Son Héros* se contente de trois bobines environ, et d'une ironie qui ne dédaigne pas le comique. Affaire de tempéraments et de latitudes... Sans doute à cause de la canicule proche, je me sens des trésors de bienveillance pour ce qu'on nomme la légèreté française.

Les trois personnages de *Son Héros* évoluent d'un bout à l'autre du film, dans des « intérieurs », et c'est un assez joli tour de force que d'avoir donné, aux décors et aux éclairages, une diversité qui réjouit l'œil. J'insiste sur les éclairages (qui rappellent ceux de *Mater Dolorosa*) prête à leur reprocher, avec la dernière ingratitude, leur richesse, leur ingéniosité. Car, « Film d'Art », si vous vous laissez aller, dès les chapitres d'exposition, dès les antichambres et le boudoir où Madame s'habille, aux virtuosités des jeux de lumière, que faites-vous de la loi de *crescendo* ? Et ne risquez-vous pas, à ce fastueux gaspillage de blancs chauds et de noirs gras prodigués aux tableaux les plus sereins, d'appauvrir les moments où tout, lumières et ombres, musique et silence, devrait s'efforcer à la conquête du spectateur ?

L'Ami du Ciné

La chose est, m'assure-t-on, décidée : on va faire de *Forfaiture* un opéra. La nouvelle m'en fut donnée par un de ces « amis du ciné » dont l'enthousiasme m'accable et la conversation m'ôte, pour une heure,

le goût du cinématographe. Je le laissai, avec autant de perfidie que de découragement, crier sa joie de ce qu'il nommait « la dernière conquête du ciné! »

— Un opéra? en vérité? Racontez-moi donc cela?

— Parfaitement, un opéra! Tout pour le ciné, tout par le ciné; le ciné comme moyen, le ciné comme but et comme exemple! Et, vous savez, un grand compositeur de la jeune école écrit la musique. Quel beau drame!

— Et les interprètes? a-t-on trouvé déjà les dignes doublures de Hayakawa et de Fannie Ward?

— Heu... voilà le difficile. Que pensez-vous de Mary Garden pour le rôle de Fannie Ward?

— Va pour Mary Garden. Et le Japonais?

L'ami du ciné pencha un front soucieux :

— Le Japonais, le Japonais...

Il me regarda sans diplomatie :

— C'est drôle, dit-il, le Japonais... Je ne l'entends pas chanté, ce rôle-là. Ou bien... très peu chanté. Il faudrait un grand artiste capable de mimer. Du geste, de l'autorité... Peu de voix. Pas d'effets vocaux ni de phrases mélodiques. Tout en récitatifs. Mais des silences, surtout des silences. Jean Périer...

— Naturellement. D'ailleurs, insinuai-je avec la plus venimeuse douceur, il n'a rien à dire, en somme, le Japonais, dans cette histoire.

— Très juste. C'est mon avis. Il n'a rien à dire. De la poigne, du regard, c'est tout le rôle. Je vois si bien ce qu'il faut. Je le vois comme si j'y étais.

— C'est qu'en effet vous y avez été. Attendez, j'ai une idée. Si on faisait du Japonais, dans votre opéra, un être maléfique, séduisant, et... muet?

— Muet?

— Muet. Muet comme un écran. Il pourrait, mimiquement, se faire entendre tout aussi bien — et même mieux, — et alors...

— J'ai compris, j'ai compris! s'écria l'ami du ciné. On engage Hayakawa pour créer le rôle dans l'opéra!

— Vous l'avez dit.

— Epatant! épatant! Ah! çam'ôte un poids... C'est puéril, si vous voulez, mais l'idée d'entendre chanter le rôle du Japonais... et même celui de la femme, tenez, dans la grande scène du corps-à-corps entre Fannie Ward et Hayakawa, je ne m'imaginais pas encore comment ils vont échanger les : « Sois à moi! — Non, jamais! — Tu l'as juré! — Pitié, pitié! ah! l'infâme!... » etc., etc.

— Je partage votre appréhension. On pourrait d'ailleurs éviter ces cris pénibles...

— Comment?

— On réglerait, par exemple, une scène muette, très mouvementée, tout à fait dans le goût de la belle scène du film...

— Evidemment...

— ...Et puisque la scène serait muette, rien n'empêcherait qu'on la fit jouer par Fannie Ward...

Mon interlocuteur laissa paraître sur son visage quelques signes de défiance; je me hâtai de poursuivre :

— De même, pour certains tableaux essentiels mais peu réalisables au théâtre, — la traversée tragique des jardins japonais, les scènes d'ombres à travers le mur de papier, les dialogues au téléphone, — la logique du drame, et la vérité, nous inviteraient à transporter dans l'opéra... oh! peu de chose, deux, trois cents mètres du film original, davantage même s'il en était besoin... Oh! ma foi, pendant qu'on y serait, pourquoi s'arrêter et ne pas...

J'avais été un peu loin. L'ami du ciné dut soupçonner que ma gravité cachait autre chose qu'une entière bonne foi, et il quitta là l'entretien. Car le véritable ami du ciné, à qui l'on donne un film réussi, n'a point de repos s'il ne le délaye en mauvaise pièce, ne l'ankylose en opéra ou ne le disloque en féerie-ballet.

COLETTE

COLETTE WILLY.

Commission du Cinématographe

La Commission s'est réunie le samedi 30 juin, à 3 heures, au Ministère de l'Intérieur, sous la présidence de M. Maurice Faure, sénateur, ancien ministre.

Le PRÉSIDENT rend compte de la séance tenue par la Commission au Théâtre des Folies-Dramatiques, la veille. Sur l'écran ont défilé devant elle les principaux films ayant fait l'objet de critiques.

M. BERNÈDE, M. DECOURCELLE, M. DESVAUX, M. Georges LECOMTE prennent part à une discussion des plus intéressantes sur les inconvénients que peuvent présenter certains films pour les enfants et les adolescents qui en sont les spectateurs.

M. FLANDRIN, sénateur, auteur d'un projet de vœu qui serait adressé au Ministre de l'Intérieur et qui servirait de base à une charte du cinéma, développe sa proposition. M. LEFAS et plusieurs de ses collègues y présentent un amendement. M. DESVAUX également.

Discussion d'ordre purement juridique et administratif.

M. FLANDRIN est nommé rapporteur général par la Commission. Des enquêtes seront prescrites d'urgence pour le seconder dans sa mission, de façon à aboutir à un résultat pratique dans les plus courts délais.

Accessoires

Le succès des films américains et notre entêtement à déclarer les films français les plus pauvres du monde, ont provoqué des tentatives d'originalité chez nos marchands de ciné. Ils ont recherché des scénarios dramatiques, ingénieux, rapides, et les ont trouvés. Ils les ont trouvés, je l'avoue, dans les plus bas feuilletons, maladroitement démarqués par des individus sans méchanceté et sans talents, pourvoyeurs littéraires de tous les metteurs en scène de Paris. Ça, c'est le côté intellectuel.

Pour le côté matériel — d'art matériel, c'est entendu — le même souci de nouveauté anime tout un chacun. Les grandes marques et leurs fondés de pouvoirs n'hésitent plus à combler les metteurs en scène de tout ce qui leur est nécessaire. Je ne parle même pas des meubles devenus si copieux; tous les appartements modernes ressemblent au sous-sol de la Ménagère aux six étages des Magasins Dufayel.

On a été plus loin. Les accessoires excentriques commencent d'abonder. Vous savez: les chevaux, les cheminées d'usine, les ponts démoniaques, les planchers hystériques et les explosifs. Ah! n'oublions pas, n'oublions jamais les explosifs, l'inépuisable miracle des explosifs.

Ainsi, je suis entré, dimanche dernier, dans un cinéma du boulevard. Il est inconfortable, les ouvreuses sont insolentes, l'orchestre est fantasque, on entre par le plafond et on sort par les water-closets. Mais on y passe parfois des films étranges — anglais ou italiens — qui sont curieux. Dimanche, c'était *Charlot*, donc grande joie et admiration sans bornes. Seulement, pour me punir de l'intérêt que je prendrais à revoir ce chef-d'œuvre de silence et d'observation, *Charlot au music-ball*, je dus subir une folie, une triste folie, dont je me permettrai d'oublier le nom. Je me souviens que les interprètes sont honorables, la maison notoire parmi les plus actives firmes, le metteur en scène comédien important et même connu. Lequel de tous ceux-là fut coupable? Tous peut-être. L'exécution égalait le scénario. Histoire naïve, drame grossier, bêtise psychologique, mentalité de roman à cinq sous, le tout servi par des moyens ahurissants. Le laboratoire du chimiste avec cent fois plus de manettes, de flacons, d'appareils, de cadrans, que le laboratoire de Justin Clarel; et la montagne qui s'écroule — ah! mais... — et la villa qui explose, une seconde après le départ de ses hôtes rocambolesques et grand-guignolesques, voilà le menu féérique d'une heure de cinéma. Ce n'est pas le premier mauvais film? Non. Mais son auteur, Monsieur... — Non, oublions — est persuadé que c'est une

œuvre considérable. Le public s'est tordu. Moi, j'aurais bien voulu en faire autant. Le ridicule m'attriste.

N'usez de l'accessoire que si vous êtes sûr de l'utiliser intelligemment et discrètement, car le temps est passé des clous. Le spectateur se fiche de l'attraction. Il préfère une histoire, une belle histoire bien racontée, vivante. Comprenez-vous? Vivante, pas théâtrale; rien que vivante.

Aimez-vous le *Roi de la Mer*? C'est un film qu'on pourrait aimer. Il n'en est guère de plus soigné. Tout y est riche et généreux, sans brutalité. Mais le proche qu'on peut faire au metteur en scène, c'est justement d'avoir cru que tout est bien quand on a tout ce qu'il faut. Même bien choisis, même présentés à leur place, les meubles, les lumières, les autos, l'accessoire, enfin, ne sont pas l'essentiel d'un film. L'idée passe tout. Là, il y en avait une. L'intention psychologique reste imprécise, mais visible et vive. Il fallait s'y enfermer, la développer au lieu de l'escamoter, par cette honte qu'on a ici de sembler penser. On pouvait obtenir une très émouvante impression avec ce drame de tous les jours, lié à un symbole qui ne manque pas de grandeur poétique. Mais il était indispensable d'insister sur la note symbolique. Par exemple, nous ne voyons pas assez de bateaux. Très ingénieux les quelques aperçus d'Extrême-Orient ou d'Extrême-Occident qui situent la pensée du héros, mais insuffisants; il convenait de les produire d'un bout à l'autre du film. Cela n'en aurait que resserré l'intimité. Et nous aurions été frappés par cette histoire intérieure qui ne sort pas du cabinet de l'armateur. L'accessoire ne vaut rien par lui-même. Il vaut par l'expression ou la psychologie. Ici, la psychologie existait des détails qu'on n'a pas assez marqués.

Le cabinet du Roi de la Mer est un de ces exemples de catalogue d'ameublement que je signalais. On se croirait au Bûcheron. Banal, triste, inexact, théâtral, il suffit à compromettre la vérité d'un film, digne pourtant d'être classé parmi les beaux efforts d'art français. Accessoire, oui. L'accessoire ne doit être ni insuffisant, ni sensationnel: il doit être juste. Le lancement final du paquebot n'a plus de relief. Nous avons trop vu les meubles bon marché et les invités indifférents, et le complet gris de M. Signoret. Il fallait dire à M. Signoret de laisser ce complet chez lui jusqu'à nouvel ordre.

Accessoire, la fantaisie d'un acteur, et accessoire, son talent. Puisque je parle de M. Signoret, qu'on me laisse dire un bout de vérité. Voilà un grand comédien dont le talent est très mal utilisé au cinéma. Il a pourtant, en général, de bons scénarios, des rôles simples et puissants et un art très grand, où l'habileté, la sincérité, l'observation ont parts égales.

Ajoutez-y une intelligence, prouvée par ce choix des rôles, des scénarios et des collaborateurs. Mais le metteur en scène, même guidé par le comédien, se trompe. Ce n'est pas étonnant, puisque si souvent au théâtre on s'est trompé sur lui depuis ses débuts éclatants. Au moins, le théâtre, lui, a généralement permis de montrer tous les aspects d'une personnalité qui ne demande qu'à être spontanée. Pourquoi, au ciné, qui est ou qui devrait être l'art le plus libre et le plus vrai de tous, oblige-t-on — à son insu — ce comédien si varié à être si souvent conventionnel?

Je ne veux même pas parler aujourd'hui de son esprit d'outrance qui a fait merveille au théâtre Antoine ou dans maintes revues. Pratiquement, cette verve-là vaut en films des millions. Passons. Mais il est simple, amer, naïf, cynique, humain. Pourquoi oublier cela et l'entraîner à des scènes où il ne peut que ressembler à tous les hommes du monde d'un genre trop spécial, inventés par la candeur des cinématographistes. Je sais bien qu'à une ou deux exceptions près, le ciné français n'a pas son Porto-Riche, son François de Curel ou son Jules Renard. Mais rien n'est plus facile que de les chercher. Justement, le *Roi de la Mer* pouvait profiter de tous les dons exceptionnels de M. Signoret, et voilà qu'on l'a cantonné dans un minimum d'expressions et de vérité, où sa sobriété pas plus que sa fantaisie ne pouvaient s'épanouir. A un artiste qui, dans le théâtre moderne, a été très loin dans chaque cycle, on doit autre chose que des héros dignes de la *Closerie des Genêts* ou de la *Tour de Nesles*. Dire que le public veut des feuilletons n'est pas une excuse. Le rez-de-chaussée des quotidiens qui a popularisé Jules Mary et Henry Demesse, obtint le même succès avec Zola et Mirbeau. Les mercantis du cinéma n'ont pas l'air de le savoir.

Ce *Roi de la Mer* pouvait être un film remarquable si *quelqu'un* l'avait mis au point. Mais tous les accessoires, y compris le talent d'un comédien, sont inutiles si on ne les emploie pas avec vérité. Voilà pourquoi, à nos yeux difficiles, ce film qui a tout est comme s'il n'avait rien.

Louis DELLUC.

Dernière heure

Nous apprenons de bonne source que la question des matinées est à l'étude et qu'une solution va intervenir incessamment dans un sens favorable à nos intérêts. Enregistrons ce courant favorable qui vient à nous accompagné de l'abandon des impôts projetés (abandon dû à l'attitude énergique des théâtres et music-halls) et de la promesse de charbon faite par M. Dalimier.



Les Coulisses du Cinéma par une comédienne

— Dépêchez-vous, il s'impatiente.

— Je descends, me voilà.

Un dernier coup d'œil à la glace, dans le jour cru de ce matin d'hiver; et quel hiver! 15 degrés au-dessous. Déshabillé de crêpe de Chine pâle et dentelles aériennes... Je regarde par la fenêtre les branches des arbres raidies de froid, crispées. Hem! crêpe de Chine rose et dentelles pâles? Prudence: je décroche mon manteau et me le passe sur les épaules; oui, oui, prudence.

— Allô! allô!

— Je suis prête.

Cette fois je descends rapidement l'escalier. Dans la salle de théâtre (15 degrés au-dessous), les machinistes, tapissiers, artistes, opérateurs, forment un tas remuant; mais personne n'est pressé; on n'est jamais pressé au cinéma. Mon arrivée passe à peu près inaperçue. Moi qui croyais que Pictol, le metteur en scène, s'impatientait! Il s'agit dans le décor, dispose la lumière; une herse, un foyer lumineux. Le drame se passe « dans le grand monde », et comme c'est la chambre de la comtesse, on a mis des rideaux partout: « ça fait riche! » Doubles rideaux aux fenêtres, draperies aux portes, draperies drapées sur la cheminée, rideau en couvre-lit; que de rideaux, que de rideaux! mais « ça fait riche ». La herse se balance au bout de sa corde; je bats en retraite; une chaise... Avez-vous remarqué qu'on ne trouve jamais de chaise au cinéma?

— Ne touchez pas à ce fauteuil!... pas celui-là non plus, on tournera demain dans ce décor.

15 degrés au-dessous; aucun chauffage dans cette salle vitrée, immense, je vous laisse à penser!... Mais il y a un brasero! Très entouré, le brasero! Un machiniste s'écarte de mauvaise grâce et je m'installe, un siège enfin trouvé. Je grelotte. On traîne les lampes avec bruit sur le plancher. J'ai le nez rouge et les pieds glacés.

— En as-t-on pour longtemps?

Le camarade me répond par un geste vague; le temps, c'est toujours vague au ciné.

— Faut pas s'en faire.

Et l'on reste là des heures devant le brasero... Et il pue, ce brasero! C'est une bénédiction...

Midi. On tourne un bout et Pictol, sympathique, nous dit: « Allons déjeuner ». Comme j'ai « la dent », je m'enveloppe dans mes fourrures et je vais au bistro en crêpe de Chine et en dentelles...

A présent, c'est la grande scène. Pictol est grave. C'est un drame et il conclut: « Vous jouerez tout cela entre le lit et la porte ». Il nous désigne le champ, un mètre carré. « Et du mouvement, de l'action, n'est-ce pas? Chaud, chaud! »

Nous répétons. Innocente et chaste, je me déshabille dans mon cabinet de toilette, quand soudain j'entends un bruit singulier. Un homme escalade le balcon et pénètre dans ma chambre à coucher; j'arrive inquiète. C'est un ami de mon mari; ma surprise est extrême. Vous savez tous comment on marque la surprise au cinéma: un grand hoquet, les épaules soulevées comme une vague. On n'en ferait pas tant à la vue des enfers!

— Vous, Monsieur? Que signifie?...

Le Monsieur, qui est un sale type, se jette à mes pieds...

— Faites un mouvement vers la sonnette, indique Pictol.

Mais le sale individu m'immobilise; je me débats.

— Je t'aime, je t'adore...

A ce moment, de grands coups sont frappés à la porte: c'est mon mari, prévenu par une lettre anonyme.

Rivier, reprenant sa voix naturelle, se précipite:

— Trop tôt, elle n'est pas dégrafée.

— Trop tôt, crie Pictol en écho.

On recommence.

— Vous, Monsieur? que signifie?...

— Allez donc, presse Pictol.

— Je t'aime, je t'adore.

— La sonnette?

— Non, non, pas jusque-là, vous sortez du champ, étendez le bras seulement.

Rivier, pour avoir l'air amoureux, fait sortir de sa gorge des râles singuliers qui me donnent envie de rire.

— Ah! non, ah! non. (Cette fois, Pictol est en colère). Recommencons!

J'ai chaud. Rivier me secoue comme un prunier et j'ai les bras zébrés de rouge.

— Allez y, mes enfants, et du mouvement, hein?

Rivier râle toujours aussi comiquement:

— Je t'aime, je t'adore.

Sa main sale et moite cherche ma gorge et dégrafe mon corsage. Lisery, mon mari, enfonce la porte, superbe, la canne levée.

— Pas si haut, la canne!

Rivier se lève et, comme un miteux, prend la porte. Exultante, j'entoure mon mari de mes bras; il me rejette avec dégoût. Horreur, il me croit coupable!

— Allez donc, ne traînez pas, gémit Pictol; dites ce que vous voulez, mais marchez, sacré bon Dieu!

— Vous, Madâame, avec cet homme, pouah!

— Ooh! mais tu ne crois pas que je...

— Assez, Madâame.

— Engueule-la donc, hurle Pictol.

— Ah! rosse, aâh! garce infâme, roulure de trottoir, salope de bas étage!

Lisery ne trouve plus rien à dire et se met à faire la locomotive pour avoir l'air de m'engueuler encore. Je me cramponne à ses épaules, il me repousse avec brutalité; je tombe et je sanglote, effondrée.

— Tout est fini entre nous, Madame.

Il a fait un grand geste et c'est tout juste s'il ne me met pas le pied sur la poitrine comme les gladiateurs romains. Ouf! On tourne...

Rivier me tord les bras, m'égratigne la gorge. Je crie pour de vrai; je me débats, Pictol a dit: « Bien. » Lisery entre...

Halte!

Nous nous immobilisons, essouffés, époumonnés... Pictol me regarde avec une rage froide et levant des bras découragés:

— Vous avez oublié la sonnette! Recommencons.

On recommence...

Nous sommes tous énervés; mais cette fois, Rivier dépasse les bornes de la brutalité. Ses ongles m'entrent dans la chair; moi, je ne pense qu'à la sonnette! Quand Lisery entre, je suis déjà en loques; mes dentelles ont souffert tout autant que ma peau; mes cheveux me pendent sur les yeux; il y a de la salive, des larmes et de la sueur sur mon visage. Pictol exulte.

— Bravo, crie-t-il.

Bientôt Lisery sort, laissant par terre une chose meurtrie, griffée, déchirée, cheveux épars, lamen table et éreintée... Mais, c'est fini!

Rivier m'aide à me relever et s'excuse de sa brutalité; mais je souris. C'est fini, n'est-ce pas? Quand, tout à coup, avec les yeux de ceux qui voient des catastrophes, je fixe l'opérateur qui sort avec tranquillité de son appareil une bande jaune sale...

Comme une condamnée, j'écoute la sentence:

— Il y a eu du bourrage, mes enfants, il faut recommencer.

PAF.



La Présentation hebdomadaire

GAUMONT. — Le film documentaire et instructif, **L'Élevage des Truites en Angleterre**, « Kineto » (180 m.), est une bonne leçon d'histoire naturelle et de pisciculture très bien photographiée.

Le mélo-drame en trois parties, **Fatale Ressemblance**, « Line-Film » (1130 mètres), plaira certainement aux amateurs d'émotions violentes. Mise en scène adroite, bonne interprétation, bonne photo.

Une jeune artiste peintre, Yvette Larcher, et son cousin Charles Larcher, étudiant, sont les seuls héritiers d'un oncle qui, parti au Brésil depuis treize ans, y est devenu milliardaire.

Se faisant passer pour marquis et terrorisant la haute société, un bandit qui a des affiliés dans tous les pays, constate que sa jeune femme est le portrait d'Yvette Larcher. Il forme le projet de la substituer à elle.

Pendant une grande fête donnée par le faux marquis, Yvette et son cousin sont attirés dans un double piège. Yvette est assassinée et son cousin Charles est accusé de son assassinat; et son émotion est telle qu'il est frappé d'amnésie.

La femme du bandit se transforme avec adresse en fausse Yvette et va à la rencontre de l'oncle arrivé du Brésil et qui ne connaissait sa nièce et son neveu que d'après leurs photographies.

Le bandit a imaginé de faire tuer l'oncle par sa complice à l'aide d'une bague munie d'une pointe empoisonnée et obtenir ainsi l'héritage considérable. Mais, bien que sous le joug du criminel, la fausse Yvette s'y refuse car elle ne veut pas être criminelle.

Yvette Larcher avait un fiancé qui ne se laisse pas prendre à tous ces subterfuges et qui arrive à démasquer les vrais coupables. Après une lutte violente le faux marquis est arrêté et sa femme se tue à l'aide de la bague empoisonnée.

* *

PATHÉ. — Après un film assez bien joué, assez bien photographié, assez bien mis en scène et assez comique, **Prête-moi ton Habit**, « Pathé Frères » (390 mètres), nous avons eu une bonne comédie dramatique en deux parties de Mme d'Herbeville, **Déception**, « Consortium » (695 mètres) avec comme principales interprètes Mlles Jane Faber, de la Comédie-Française, et Renée Muller, de la Scala, une très jolie et très charmante artiste.

Bien photographiée, la mise est soignée, et mérite par ses recherches d'élégance d'être signalée.

Voici en quelques mots l'argument de ce film :

Le compositeur Jacques Desrieux s'est épris d'une jeune femme qui, loin d'être pour lui la Muse inspiratrice, trouble son cerveau au point de le rendre incapable de tout travail.

La charmante comtesse Sonia Ganiska lui déclare, en toute sincérité, qu'à ce mal il n'y a qu'un seul remède : le mariage, et par la suite, Jacques n'a pas lieu de regretter d'avoir suivi le conseil.

Mais tout lasse, tout passe, tout casse!... Même le bonheur rêvé, car l'inconstance est inhérente à la nature humaine!

Jacques a parmi les interprètes de son nouveau ballet une ravissante danseuse et... il arrive ce qu'on est convenu d'appeler « l'inévitable ».

Sonia découvre la trahison de son mari. Avec bon sens, elle conclut que la femme qui lui a volé son mari a commis un acte aussi grave et plus répréhensible peut-être que la vulgaire voleuse qui s'empare d'un bijou ou d'un porte-monnaie. Seulement, si l'un de ces actes est puni par la loi, l'autre échappe d'ordinaire à toute sanction.

En simulant un vol dont la jolie danseuse semble effectivement coupable, Sonia provoque un petit scandale qui rejaillit sur sa rivale. Malheureusement pour Sonia, son mari découvre la vérité. Désespérant d'obtenir le pardon de sa fourberie, Sonia quitte le foyer conjugal et va au loin chercher l'oubli de sa douleur profonde.

Le Hussard, « S. C. A. G. L. » (625 mètres), commence très bien. C'est une jolie comédie enfantine nous faisant voir deux enfants, le frère et la sœur, jouant ensemble avec une superbe poupée habillée en hussard. Ce jouet qui appartient à son frère a tellement bouleversé la petite fille qu'elle en tombe malade, a la fièvre et meurt!...

La photo est bien venue et la mise en scène de M. René Plaissetty mérite quelques éloges.

Un bon film instructif, jolie leçon d'histoire naturelle, **Quelques Ennemis de nos Arbres fruitiers**, « Pathé-color » (120 mètres), termine la séance.

* *

VITAGRAPH. — Une amusante comédie, **Une Entorse simulée** (293 mètres), qui nous fait assister aux ruses d'un gendre et la perspicacité d'une belle-mère.

La jolie Coiffeuse (323 mètres) est un divertissant film comique nous montrant comment Cutey, artiste capillaire, se travestit en femme pour approcher la jolie Nelly.

* *

ETABLISSEMENTS L. AUBERT. — De la « Svenska » nous avons un très beau film documentaire, **La Richesse des Forêts du Nord de la Suède** (130 mètres), d'une photo remarquable.

La comédie **Stratégie conjugale**, « Edison » (200 m.), est l'amusante histoire de ces pauvres maris qui sont obligés d'inventer d'in vraisemblables histoires pour aller rejoindre leurs amis et laisser l'épouse au foyer conjugal.

Lapilule veut divorcer, « L. Ko » (568 mètres), et pour cela il prend un avocat qui lui conseille de se faire prendre en flagrant délit. Malheureusement il choisit comme complice la femme légitime de l'avocat!... *inde iræ*!... Et ça finit par une de ces affolantes poursuites à l'américaine. Bon film amusant, bien joué et qui plaira.

Sur le Trapèze, « Tiber » (1252 mètres) est un drame dont l'action n'a rien d'inedit. Enfant enlevée par des saltimbanques et retrouvée pour le bonheur de tous. La mise en scène est soignée, l'interprétation mérite des éloges ainsi que la photo.

* *

Avec LES ACTUALITÉS DE GUERRE nous allons du parc aérostatique de Chalais-Meudon à Bucarest où nous



voyons le roi et le prince Carol recevoir le chef de la mission française, le général Berthelot. De là on passe au Maroc où le général Lyautey ne semble pas du tout regretter le parlementarisme. Revenus sur le front nous voyons les habitants des régions libérées se remettre courageusement à l'œuvre et des moindres ruines reconstruire leurs foyers.

* *

AGENCE AMÉRICAINE. — Encore un film américain bien mouvementé et très amusant, **Bouboule s'amuse**, « Vitagraph » (325 mètres), qui amusera le public. Puis les artistes américaines qui tournent pour la Vitagraph sont vraiment jolies.

* *

MARY. — Après un très beau plein-air, **Chutes d'eau en Laponie** (88 mètres), nous avons la vision d'un film très attendu, **Ames d'Etrangers**, « Jesse Lasky » (1380 m.), dont l'interprétation nous fait revoir, avec Isuro Aoki, séduisant mousmé, qui veut trop s'américaniser, le bon artiste Sessue Hayakawa, l'illustre Japonais de *Forfaiture*, dont les jeux de physionomie sont si éloquents.

Photo impeccable, mise en scène d'un goût irréprochable, tout concourt à faire de ce film une œuvre artistique de premier ordre.

* *

CINÉMATOGRAPHES HARRY. — **Pédalard a crevé** (120 mètres), et ensuite une comédie, **Les Idées matrimoniales de Polochon** (305 mètres) qui nous fait voir combien il est difficile de marier une jeune fille qu'aucun prétendant sérieux n'a courtisée jusqu'à ce jour.

Auprès de ma Blonde (605 mètres), divertira le public par sa fantaisie un peu trop poussée.

Le drame du programme Harry, **L'Ennemi**, « Idéal Film C » (985 mètres), est joué par Albert Chevalier et Alma Taylor.

L'ennemi, c'est l'alcool, faisant du bon ouvrier Joë Brett une triste épave humaine qui, dans ses rares moments de lucidité, regrette le bonheur lointain et l'aisance passée. Par sa faute, sous l'influence de son vice, le foyer de Joë Brett est devenu misérable et la pauvre Louise s'épuise de travail pour nourrir ses enfants... Beau film d'une puissante moralité et qu'on ne saurait trop projeter.

* *

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE. — Une très jolie vue panoramique de l'exquise cité lorraine, **Nancy**, « Eclair » (110 mètres). Bien mise en scène et bien jouée par une très bonne artiste portant le travesti avec désinvolture, la comédie dramatique, **L'Oncle Barnett**, « Essanay » (830 mètres), plaira certainement.

Devenue orpheline à la mort de sa mère, Andrée Barnett n'a plus, pour parent, qu'un oncle, vieux garçon riche, original et avare.

Quand le notaire lui annonce par télégramme la mort de sa belle-sœur et lui demande s'il est disposé à prendre l'enfant chez lui, Barnett accepte à une seule condition, c'est que cet enfant soit un garçon. Revêtant des vêtements masculins, Andrée prend la résolution de se faire passer pour un jeune homme et elle se présente à son oncle. L'oncle Barnett trouve que ce « garçon » a des manières par trop efféminées. Dick, le fils d'un ami de Barnett, devient le camarade d'Andrée.

Une nuit, deux voleurs s'introduisent dans la maison. Entendant du bruit, Andrée saute à bas de son lit et tient les cambrioleurs en respect avec son revolver. La police arrive, et Andrée se trouve mal. L'oncle Barnett est alors fixé sur le sexe de son héritier, mais il est tellement en admiration devant Andrée que ses sentiments pour elle changent du tout au tout. Il en fait sa confidente et lui raconte que c'est lui qui aurait dû épouser sa mère, que son frère lui avait enlevée par trahison. Retrouvant en elle les traits et les manières de la femme qu'il avait jadis aimée, il en fait son héritière.

Dick s'éprend de la jeune fille qui l'a aimé depuis le premier jour, et les deux camarades, devenus deux fiancés, se promettent d'assurer à l'oncle Barnett une heureuse vieillesse.

Charlot cambrioleur, « Essanay » (560 mètres), est un film étourdissant de verve. A chaque situation, Charlot trouve des effets des plus comiques. Pirouettes invraisemblables, cabrioles imprévues et, disons le mot, logiquement amenées; tout cela fait un tout si bien réglé, si bien mis en scène, que les plus difficiles ne peuvent trouver quoi que ce soit à critiquer.

* *

UNION. — Pour le programme du vendredi 6 courant, « l'Eclair-Journal » nous donne 140 mètres d'actualités des plus intéressantes.

Mélodie persane « Eclair-Privilege » (600 mètres), n'a rien de commun avec les romanesques mélodies de M. Camille Saint-Saëns. C'est un bon film dramatique qui plaira certainement.

Guillaume DANVERS.

ROYAL-FILM

PARIS NEW-YORK
31, rue Bergère 1465 Broadway
Suite 104

Achète tout bon Film en Exclusivité pour le monde
entier et bons Négatifs pour l'Amérique

ASTER-FILMS

THÉÂTRE DE PRISES DE VUES
AVEC ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

NOMBREUX DÉCORS -- TRAVAUX CINÉMATOGRAPHIQUES
Titres en toutes langues

Tél. : ROQUETTE 51-57

93, rue Villiers-de-l'Isle-Adam, 93

Métro : GAMBETTA

PARIS

Le remue-ménage continue...

A la grande maison ! Aujourd'hui, il paraît que c'est M. A. Verhyllé qui reprend sa liberté d'action. Nous n'apprenons rien aux professionnels du Cinéma en disant que notre collaborateur fit pendant deux ans l'intérim de la direction du service de prises de vues, et assumait même la direction du service artistique après la démission de M. Zecca. Tous ceux qui eurent quelques rapports d'affaires avec M. Verhyllé seront unanimes à reconnaître la compétence, le savoir et la courtoisie de ce parfait galant homme, qui, si nous en croyons les échos, continuerait une collaboration libre avec les services artistiques Pathé... Nous verrons bien.

Omnia-Pathé (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés).

L'Orage, drame de M. de Morlhon, merveilleusement interprété par Mlle Marise Dauvray et M. Signoret ; le 3^e épisode de *Ravengar* : le manteau magique, une scène comique : *Les Millions de Rigadin* ; des vues instructives, les actualités, les Annales de la Guerre. Tel est le magnifique programme qu'on trouve à l'Omnia, la salle la plus fraîche des boulevards. Le meilleur orchestre, la plus belle projection.

La **Cinéma - Publicité**, unique agence de publicité cinématographique. Articles dans *La Grande Italia* : 0,25 kiosques et gares. — 6 francs par an

Présentation

Les Etablissements L. Van Goitsenhoven ont l'honneur de vous prier d'assister à la première présentation des films : *L'Ombre*, comédie dramatique en 4 parties de Dario Nicodemi ; *L'argent sinistre*, comédie dramatique en 4 parties ; *Une bonne affaire*, scène comique, le mercredi 11 juillet prochain, à 2 h. 1/2 très précises dans la salle du Palais des Fêtes, Métro : Réaumur-Sébastopol.

Notre collaborateur M. André Valensi, directeur de France-Cinéma en Tunisie et des journaux de la Corporation, mobilisé tout d'abord au 4^e zouaves

comme auxiliaire récupéré, est affecté depuis le 10 juin à la 25^e section des C. O. A. à Tunis (Forgemol) en qualité de secrétaire. L'Agence France-Cinéma fonctionne néanmoins comme par le passé au 84, rue de Portugal.

PROVINCE

Prière à nos correspondants de nous faire parvenir leur copie le samedi. N'écrire que sur le recto de la page.

Angers

Grand Théâtre. — J'ai remarqué cette semaine un beau film : *Le Présage*. Une photo splendide, une mise en scène soignée et surtout une interprétation de tout premier ordre ; c'est dommage que ce film soit rayé d'un bout à l'autre ; ce n'est pourtant pas du stock. Quand donc les éditeurs et loueurs institueront entre eux une commission de contrôle chargée de la vérification des cabines mal tenues, des appareils en mauvais état ainsi que des capacités douteuses d'un grand nombre d'opérateurs ? C'est causer un préjudice énorme à la cinématographie que de voir à l'écran des bandes de première semaine dans un état lamentable. A côté du beau film : *Le Présage*, un comique désopilant *Mabel et le Cachalot*, Gaumont-actualités, et un film de la Ciné qui devait être très bien à l'état de neuf : *Parmi les hommes et les fauves*. En somme bon programme.

Variétés-Cinéma. — Un bon film à signaler, *Barberousse*, et un comique de Charlot, *Le Rêve de Charlot*.

Fantaisies-Cinéma Pathé. — Cet établissement annonce son programme de clôture annuelle avec un bon film de la marque Pathé, *La Proie*, très bien interprété.

G. M.

Nantes

Cinéma Palace. — *Mères Françaises*, le superbe film patriotique de Jean Richepin, en cinq parties, brillamment interprété par l'incomparable artiste qu'est Mme Sarah Bernhardt. Nous ne doutons pas que cette bande remporte ici un succès considérable.

Pour compléter le programme, *Blanchette*, d'après la délicieuse comédie de Brieux. Et *Une admiratrice de Charlot*, scène comique.

Félicitations à la Direction pour ce bon programme.

Omnia-Dobrée Gaumont. — *Le Phalène*, tiré d'une des pièces les plus palpitantes de M. H. Bataille, très bien interprété. *Le tremblement de terre* ; le 4^e épisode de *Ravengar*, dont la mise en scène est comme toujours très soignée et la photo remarquable de netteté. *Tossa et ses environs*, voyage. *Les Repetiles*, un intéressant documentaire. Et *Gaumont-actualités*.

Grand Cinéma-Concert Excelsior. — Nous sommes heureux d'annoncer l'ouverture de cette salle nouvelle, qui fonctionne depuis quelques semaines et de lui souhaiter tout le succès auquel le choix de ses programmes passés : *Quo Vadis*, *Cléopâtre*, *Napoléon* et *Pompéi*, lui donne droit.

Cette semaine, *Les Cinq sous de Lavarède*, comédie qui aura certainement du succès ici. Ce film est suivi d'une série de scènes comiques et accompagné d'une partie de concert vocal et instrumental du plus grand intérêt.

Cinéma Music-Hall Apollo. — Aux attractions : Joby, virtuose comique. Nize-Etha, diseuse gaie. Westris, danses à transformations. Tabler, le joyeux comique, et Paul Gourdon, équilibriste.

Au Cinéma : *Les deux trianons*, comédie. *Gaumont-actualités*. *Gosse collant*, comique. 413, grand drame. Et *Oscar en Villégiature*, scène comique.

American Cosmograph. — *Sœurs ennemies*, drame, mise en scène soignée, bonne photo. *Ravengar*, 4^e épisode : *Le Tremblement de terre*. Un très bon comique, *Le périscope de Rigadin*. *Le Japon sous la neige*, intéressant documentaire. Et *Le Bonheur qui revient*, délicieuse petite comédie.

A. DOLBOIS

L'ARTE MUTA

La plus belle
 Revue Cinématographique

Les plus grands Écrivains d'Italie
 y collaborent

Et les plus grands Artistes
 en sont les Illustrateurs

Angiporto Galleria, 7, NAPLES

Samedi a eu lieu au Théâtre du NOUVEL AMBIGU la première de la Revue Cinématographique ILS Y VIENNENT TOUS AU CINÉMA...

de MM. André HEUZÉ, Gaston SECRÉTAN et Henri DIAMANT-BERGER

ournée par les plus grandes Vedettes
 de Paris
 et ce fut un triomphe

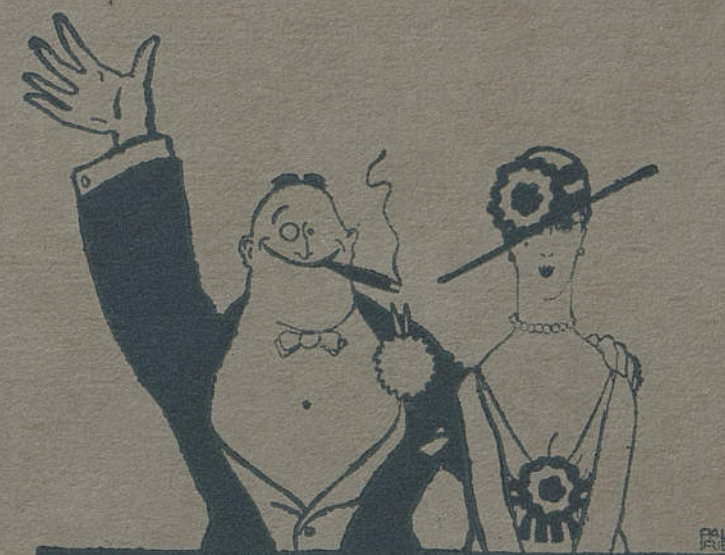
CIVILISATION

passera

dans toutes les Salles
dans toutes les Villes

S. A. M. FILMS

PARIS -- 10, Rue Saint-Lazare, 10 -- PARIS



VENDEZ TOUT

MAXIMA A OUI
ACHÈTE
AU **MAXIMUM**

BIJOUX

**ANTIQUITÉS, AUTOS (DE MARQUES)
OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT**

3, RUE TAITBOUT - TÉL.: GUT. 14-50

CHRISTUS

*Le Chef-d'Œuvre
de la Cinématographie Moderne*

Mise en scène incomparable
Scènes reconstituées sur place

S'inscrire chez :

MM. CAPLAIN et GUEGAN

28, Boulevard de Sébastopol, 28

P A R I S